

ADVIS DEFENSIF du Iardin Royal, des Plantes Medecinales à Paris.

CE seroit vne tres-grande merueille, si le Iardin Royal des Plantes Medicinales que ie poursuis estoit bien receu par vn adueu general de tous les hommes, & que l'œuure de ses parterres ne trouuast du mespris en leur inesgalité. Quoy qu'il deuance autant en vtilité tous les edifices qui l'ont precedé par le temps que la santé vaut mieux que toutes les richesses; il n'est pas pourtant aysé que tant de sentiments diuers concourrent vnanimement à la recherche de ce qui est iustement louable; les belles & bonnes choses ne sont pas esgalement estimees d'vn chacun; l'enuie, la peste des ames, est trop puissante pour le permettre, principalement en la saison que nous respirons; où le prix & le merite ne sont en leurs sujets que pour souffrir sa morsure; mesme de ceux qui veulent passer pour tres-sçauants & sages.

Mais encore que ie ne puisse acquerir la bonne grace de tous, suiuant ce dessein; ie ne laisseray pourtant

d'en continuer la culture, & mes mains pour cela ne s'apesentiront à son trauail: plustost encouragé par la difficulté, mes forces s'accroistront; des plus rudes labeurs se recueillent les plus riches moissons, & de surmonter les trauerses naist la gloire. Voire quand ie serois si mol, que de me relascher au descry de ces Larues, ie pourrois estre redressé pour continuer ma routte, connoissant que les vertus ont cela de propre, d'estre cheries des bons, & haïes des vicieux, & quelque eschet que l'on leur donne, de n'estre iamais terrassees. Et puis ayant pour appuy la charité du Roy, & pour but le restablissement des vegetaux en la Medecine; je peux esperer (Dieu benissant mon intention) que malgré ceux qui voudroient empescher le germe des plantes de ce Iardin, qu'il sera bien veu des vertueux, & fleurira au contentement des bonnes ames.

C'est pour produire trois biens au commerce de la vie, que la nonchalance laisse derriere. 1 L'instruction des apprentifs de la Medecine, mesme des plus auancez à sa practique, à la cognoissance des principaux outils de leur Art dés long temps negligez. 2 Que l'Art soit plus sincerement & facilement practiqué. 3 Et que les pauures accablez de la necessité & des lãgueurs, y trouuent charitablement secours à leur besoin.

Pour le premier, il n'y a personne qui ne sçache de quelle esperance est la Medecine, & ce que l'on attend de ses Professeurs: l'on ne peut ignorer que l'effect ne respond pas aux promesses, & que cela eschet, parce que les instrumens d'vn Art si digne, sont pour la meilleure part inconneuz ou negligez. Car depuis que les

Arts liberaux & mechaniques ont esté esgalement traictez par des mains mercenaires, plus auides du gain que soigneuses d'illustrer ce qu'elles manioient, & qu'à la mode des anciens Methodics, contre l'opinion du prudent Hypocrates, l'on a estimé l'Art bref, & la vie assez longue pour parfaire dix Cours à l'acquisition de sa Maistrise: le trauail sans gain present a esté mesprisé, tel que l'apprentissage continuel en la recherche des diuers sujets necessaires à l'Augmẽtation & à la gloire de l'Art. Plusieurs ont pẽsé, puis que la Medecine se practiquoit tresfacilement, & auec grand profit, pour ses artisans, par peu de plantes: que l'estude du surplus estoit inutil, & que ce n'estoit qu'vne surcharge à leur Doctoralité, voire des Maistres de cette boutique ont osé soustenir que quatre vegetaux, chacun au plus haut degré de l'vne des quatre differentes qualitez, estoiẽt suffisans pour remedier à toutes les indispositions du corps humain, fondant cette impertinente proposition sur la generale maxime, que les contraires sont gueris par leurs contraires, que les maladies prennent leurs causes pour la plus grande part de l'intemperie: qu'auec ces quatre extresmes contraires l'on peut faire tout temperament, & des medicaments à toutes les infirmitez, que le reste est superflu. Veritablement la pensee en est belle & bien gentille, si elle se pouuoit accommoder à l'experience, & à la nature des choses. Mais elle en est si eslongnee, qu'elle paroist plustost vne caprice d'esprit, plus propre à destruire l'Art qu'à le perfectionner. Ce sont voix & paroles enfantees par des cerueaux alterez de trop longue lecture, ou ils s'amusent tant, qu'ils n'ont point d'es-

gard aux bonnes espreuues desquelles depend la Maistrise. Ils ne considerent pas, que quelque elegant que puisse estre le discours, & tel chatoüillement qu'il puisse donner aux faciles oreilles, que iamais il n'approchera de la douce satisfaction que reçoit vn malade par le remede qu'vne main sagement artiste & guerissante luy applique. Au premier il ne faut que des liures, les esprits cajoleurs butinent aysément de belles fleurs dedãs ces parterres, & des fruicts semblables aux pommes croissans sur le bord du lac Asphaltite, belles dessus, & au dedans pleines d'vne legere poussiere, pour lesquels ils pretendent meriter la couronne du laurier Apolinaire. Pour l'autre, il faut de bons effects: aussi la partie qui les donne, circonspecte, vigilante & laborieuse imite le figuier, elle les estalle sans apparat de langage, monstrãt toute vertueuse que c'est auec raison que la iudicieuse experience l'emporte de haute lute sur la cajolerie. Mieux vaut vne seule experience (dit Auerrhoes) que plusieurs telles raisons, & qui desnie le sens, merite de bonnes peines sensibles. Toutesfois, comme il est plus aysé de viure à l'ombre & au repos qu'en continuel trauail, aussi y a-til plus grand nombre de ces sçauants contemplatifs, que de laborieux aux mains crasseuses. [a] Galien, dont ils se disent enfans, les compare, apres Heraclides Tarentin, aux crieurs publics, lesquels reclamants quelque chose perduë, la remarquent par toutes ses circonstances, quoy qu'ils ne l'ayent oncques veuë, & auroient de la peine de la connoistre si elle estoit deuant eux. Vrais embaleurs des opinions d'autruy, philosophes par liures, & de sorte sçauans, que s'il leur aduient

a Liu. 6. ch. pr. des simples medicaments

de prescrire quelque simple pour estaler leur suffisance, ls de mandent en Hyuer ceux que le seul Esté fournit, & qui ne se peuuent garder seiches auec leurs vertus, comme la Morelle, le Pourpied, & telles autres ; exposant ainsi leur doctrine à la censure des Apotiquaires, qui s'en mocquent.

C'est pour les oster de ceste raillerie, que ie desire estaler à leurs yeux des plantes de toutes cōditions, afin que conuiez à leur deuoir, par vne tant excellente occasion, ils viennent recognoistre ce qui perfectionne l'Art, & le rend recommendable. Ne leur estant plus necessaire d'aller visiter les montagnes, valees, campagnes, bois, prées & marests, pour cette necessaire estude: ils en pourront facilement prendre le loisir sans crainte des iniures de l'air, ny la perte de leur gain ordinaire. De la sorte l'apprentissage leur sera tant aysé, que s'ils le negligent, auec raison leur en pourra-t-on faire reproche. Non seulement ils rencontreront toutes les plantes que nostre climat pourra naturellement ou par art esleuer, mais encore vn Maistre pour leur monstrer. Personne ne s'y peut rendre expert par la seule lecture des liures, pour quelque assiduë qu'elle soit, mesme des meilleurs autheurs, ainsi l'asseure [a] Mathiole, il les faut (dit-il) voir & reuoir sur le pied, auec vn Maistre entendu & consommé en leur recherche, les contempler & gouster és diuerses saisons de l'an & de leur aage.

[a] *En son epistre sur le cōmentaire de Dioscoride.*

Le second s'apperçoit par l'excellence des remedes, de la practique du iourd'huy, lesquels sont escharsemēt compris en la saignee, au senné, & en quelque lauement de son, pour toutes maladies: de sorte que faute de meil-

leurs medicaments maintes personnes sont conduites au tombeau : principalement de ceux que l'industrie, auec vn long temps & certaines saisons fournissent, cõme les eaux distillees, les sucs, les miues, les plantes entieres, les racines, les fleurs, les fruicts, & les semences; sans ceux que la docte curiosité & le soin des bons Maistres y a adioustez, tels que les sels, les essences, les esprits brulans, & les acides. Car des vns la plus grande part des Apotiquaires voyant que la Medecine est reduite à la disette des remedes, en font & gardent si peu, que l'on peut dire que ce sont de pauures boutiques. Pour les autres que les desireux du bien ont trouuez, ils n'en veulent prendre la peine, ou ne les sçauent pas preparer. Pour remede à ce deffaut, l'on les leur tiendra les vns & les autres fidellement accommodez, & toutes les plantes en vsage auec leurs parties, selon le Cathalogue que ie presente, soit vertes en leurs saisons, ou seches en autre constitution, apres auoir esté cueillies en aage & temps conuenables, & ne donnera-ton les vnes pour les autres, esuitant par ce moyen les maux que la paresse & l'ignorance causent, la Medecine sera plus sincerement practiquee.

Quant au troisiesme, il est à la veuë de tous, que les pauures artisans, dont les mains à peine leur portent le pain à la bouche, ne peuuent approcher les boutiques des Apotiquaires qu'à leur confusion. Ceux qui en ont esprouué le coust en apprehendent de sorte la rencontre, qu'ils eslisent plustost de hazarder leur vie, à la mercy du temps, que d'y chercher des remedes. Les drogues apportees des Indes & des autres parties du monde, sont

de grand prix, telles medecines ne ſont que pour les accommodez, & pour ceux qui mangent leur pain gras ſous leur figuier, ou à l'ombre de leur oliuier, comme parlẽt les ſainctes lettres de l'homme ayſé. Il ſe peut faire que de la cherté de tels medicamẽts eſt ſortie la penſee de quelques anciens peu charitables, que la Medecine n'eſtoit que pour les ſeuls riches : ainſi le fils de perdition diſoit que l'vnguent aromatique eſpanché ſur le chef & aux pieds de ſon Maiſtre eſtoit trop precieux pour cet employ. Comme ſi Dieu auoit moins de ſoin de ſon image au ſein du mendiant, qu'en celuy que la fortune careſſe? Et comme ſi tant de plantes particulieres à noſtre climat & zenit eſtoiẽt creées du Tout-puiſſant & produites par la ſage Nature inutilement, ou pour les ſeuls riches? que les diſetteux n'y euſſent aucune part, & que l'vſage, s'ils le connoiſſoient leur en fuſt interdit par les opulents? Ce ne ſont pas les herbes eſtrãgeres, rares, & de grand couſt qui recellẽt ſeules les principales vertus pour la gueriſon, il y en a telle foulee en la voye, mille fois plus efficacieuſe, que celle que l'auare Marchand par l'eſperance de ſon gain nous apporte de loin & nous ſophiſtique. Pluſieurs payſans le ſçauent, & le bien qu'ils conferẽt de ces domeſtiques vegetaux aux pauures malades, faict qu'ils hochent la teſte ſur les Medecins, & ſe rient des Apotiquaires. Sans courir l'vn & l'autre pole, ny viſiter l'orient, & ſans argent ils trouuent dedans nos campagnes, & ſous leurs pieds, des plãtes eſgales en bonté, vertu, & effects aux plus efficacieuſes de ces terres eſloignees dont ils ſecourent l'indigent trauaillé de maladies. Mille infirmitez, comme tignes,

galles, vlceres & autres langueurs, que la saleté, la disette, & vn mauuais soin leurs accueillent, y trouuent d'asseurez remedes : Mesme cette maladie tant ordinaire parmy les hommes, la Fiéure, & si inconnue en sa vraye cause, l'achoppement du Medecin luy estant ce que la quadrature du Cercle est au Mathematicien, & l'or-potable au Chimique, y puise plus de remedes qu'és boutiques, ces simples medicaments leur seront enseignez, & gratuitement donnez.

Que si quelque charitable demandoit, quel secours pouuez vous donner aux pauures malades auec ces simples medicaments ? ie luy repartiray, par le sentiment d'Arnaud de Villeneufue,[a] que qui peut medicamenter de simples remedes, en vain ou par tromperie cherche-til les conposez. Car tant plus il entre de simples en vn medicamēt, & moins est-on certain de son effect. Ce n'est pas que quand la maladie est compliquee, qu'il ne faille vn remede de cette condition ; mais il faut que ce soit par discretion & iugement ; & puis la plus grande partie des maladies des pauures sont simples, leur disette ne permet pas que la crapule les leur augmente, & quand elles arriueroient compliquees, l'on leur en peut donner vn bon aduis.

a Au liure des Parab. des medicamens doctrine seconde. Aphorisme 15. a & 23.

Mais quoy que ces choses soient veritables, & qu'il soit grandement necessaire d'y donner ordre, par l'establissement du Iardin Royal des plantes Medecinales, nos enuieux ne laisseront pas de ietter en auant trois puissantes obiections pour alentir les bonnes volontez de ceux qui approuueront nostre dessein, & diront,

Que la Medecine s'est bien & heureusement practi-

quée dedans Paris depuis plusieurs siecles par de tres-doctes personnages sans vn tel Iardin.

Que les plantes ne sont pas seuls remedes à toutes les indispositions: que les mineraux y ont grande part & y sont employez auec de tres heureux succés.

Et que quand bien elles y seroient seules vtiles, que pour cela ne se peuuēt elles cultiuer icy comme és lieux chauds, ainsi qu'à Montpellier, & que les plus asseurez remedes de cette part viennēt des Indes où ils croissent.

Ces obiections sont tres-pressantes; les hastifs se jetteront facilement dedans leur party; parce qu'elles ont vne grande apparence: mais s'ils nous font la grace d'attendre nostre response: je me fay croire qu'ils penseront tout autrement. Car à la premiere j'ay à dire, que si la Medecine auoit esté si excellemment prattiquée dedās Paris, qu'il s'ensuiuroit que ses professeurs seroient exempts de la honte de ce ridicul prouerbe, que les maladies terminées en ique leur font la nique: Et qui a du Bugle & du Sanicle fait au Medecin la nique. Si la Medecine estoit montée au sueil de sa gloire, par la doctrine de ces grands hommes & sans les plantes, tant d'infirmitez estimées de la vulgaire prattique incurables, seroient elles sans remedes? les pourroit-on en bonne cōscience affirmer & voir de bien legeres maladies abandonnées par les plus sçauans de ces classes? Non asseurément elle n'est à son dernier periode, ny en preceptes, ny en remedes, quoy que contre le bon sentimēt d'Hypocrates, Galien ait eu opinion de l'auoir perfectionnée: quoy que disent encore ceux qui ont les bras croisez aux descouuertes, elle n'a receu sa derniere touche,

il y faut le trauail de beaucoup de tres-excellentes mains en la suitte de plusieurs siecles, & mieux cultiuer les plantes que l'on n'a fait pour fournir à sa prattique. Car veritablemẽt si toutes les plantes de nostre region estoiẽt conneuës & nommées par les vertus dont Dieu les a decorées, & que les Medecins les missent en vsage, la Medecine seroit bien en vn autre lustre qu'elle n'est pas, & les pauures malades plus fauorablement secourus. Et puis tous les grands Medecins des aages passez & du nostre, n'ont pas tous negligé cette belle estude; s'ils n'ont eu des Iardins Royaux pour fournir facilement à leur loüable curiosité, ils n'ont point apprehendé le trauail, laborieux qu'ils ont esté, ils ont cherché par tous les endroicts de la terre, où les a peu conduire la vigueur de leurs aages, les diuers vegetaux dont ils nous ont laissé les histoires. Tels ont esté Mathiole, Fusch, Monard, Lobele, Dodonée, Pena, Valere Corde, Castor Durand, Tragé, Leonicer, Turnicer, De l'Escluse, Gesner, Dalechamp, sans ceux qui n'ont eu le loisir de nous laisser par escript leurs trauaux : comme le feu sieur de la Riuiere premier Medecin de Henry le Grand, tres-excellent en cette connoissance: j'ose aussi dire que feu mon pere, que Dieu absolue, n'y estoit point mediocremẽt entẽdu, son sçauoir a esté conneu dedans les Cours des Roys & des Princes, & par nõbre de gẽs de bien: au sentimẽt des plus doctes, il a esté iugé tres-bon Medecin & tres-bon Simpliste. Ainsi les plãtes ont trouué de rares personnages qui les ont cheries. Ainsi, dis-je, tousjours, la Medecine n'a esté dedans la disette des remedes au milieu de la mesme fertilité de tous les siecles passez,

comme elle est ores, elle n'a de tout temps esté renfermée de la doctrine des Ergotismes, ny si mal prattiquée qu'elle est maintenant, que l'on l'exerce à guise des habits, à la mode, & de sorte que l'on peut demander ainsi que cét Italien, le Seigneur tel est-il mort? ouy, a-t'il pris vn lauement? ouy, a-t'il esté saigné? ouy, a-t'il encore esté saigné de l'autre bras & son lauement reïteré? ouy, a t'il esté saigné du pied droict? ouy, & puis du pied gauche, & pris des juleps par interuale? ouy, ô bien heureux, il est mort auec la methode de la Mode. Car la saignée est ordonnée de iour à autre, voire du soir au matin, comme les aposemes. La Medecine est bien tout autre chose que cét Art sanguinaire de la mode, elle a bien plus grande estenduë que des clisteres de son, & d'autres preceptes que ces subtilitez pedentesques dont elle est ores obcedée comme d'vn furieux demon. La Nature sur laquelle elle est fondée est bien plus ample que ne la considerent ceux qui la veulent regler au terme de leur fantaisie, & la borner à la mesure de leur capacité. Son Createur l'a doüée de tant de merueilles cachées à nostre presumptueuse ignorance, que c'est à nous vne tres-grãde temerité de croire en auoir atteint la superficie. C'est pourtant l'erreur que nous commettons; dés l'entrée de l'apprentissage, aux premiers & simples rencontres, nous imaginons auoir penetré ses entrailles & tout sçauoir. Mais bon Dieu quelle distance! Ce que nous pretendons comprendre est si petit & chetif au respect de ce qui est caché & inconneu, qu'il n'a aucune proportion, neantmoins nous nous y arrestons, bornant là nostre Maistrise.

A la seconde obiection, que les plantes ne sont pas les seuls remedes à toutes les indispositions, que les mineraux y ont tres-grande part, & sont employez auec tres-heureux succés pour la guerison des maladies. Ie reparts qu'encore que tous les ouurages de la Nature soiēt objects de medicaments à la Medecine operatiue, qu'elle se serue de Mineraux entrailles de la terre, & des animaux: toutesfois les vegetaux tiennent le premier rang en son vsage; sa prattique a commencé par eux; & les infirmitez ont receu la premiere guerison de leurs vertus. Mesme auant qu'elle fust redigée en Art, maintes indispositiōs ont esté combattuës par leurs proprietez; & comme ils sont les plus anciens aliments de l'homme, il y a de l'apparence que se sentant trauaillé de maladies, qu'il a plustost jetté son œil, & porté sa main sur les herbes ses familieres, cherchant en elles du secours, que sur les Mineraux que la terre luy receloit dedans son ventre, & que sur les Animaux desquels il n'auoit encore faict essay: au moins le Ciel protecteur de ses mouuemens, luy en pouuoit bien donner autant de connoissance qu'au reste des sensibles, veu le besoin qu'il en a, luy qui participe à toutes leurs infirmitez: estant Epileptique auec l'Elan & la Pie: vertigineux, auec le Mouton & le Bouc, souffrant la Squinancie auec le Bœuf: la Fiéure & la palpitation de cœur auec le Cheual & le Lyon, estant encore plus goutteux que tous les animaux salaces, plus graueleux que les oyseaux de proye, plus ladre que le Porc, le Pigeon & le Liéure, voire plus enragé que le Loup & le Chien. Car les brutes qui n'ont pour conduitte qu'vn instinct & vn iugement du sens, s'addressent sans autre instruction, aux Plantes propres

à la cure de leurs maux, & s'en seruent heureusement à leur besoin. Mesmes les hommes ont appris l'vsage de quelqu'vnes d'elles. Les oyseaux de proye tirent volontiers l'Absinte, pour se refaire la mulette; Par eux ce croy-je, les Alemans se sont instruicts de sa valeur; ils en composent vn vin pour prendre à l'entrée du repas, afin d'ayder à la digestion: Les mesmes oyseaux, principalement les Esperuiers, ont donné le nom à l'herbe surnommée de l'Esperuier, parce qu'ils en vsent pour s'esclaircir les yeux. La Belette a fait connoistre que la Ruë est excellente contre les venins. Les Arondelles cherchent la grande Esclaire pour la veuë, on la met en vsage pour mesme effet. Le Serpent se subtilie les yeux par le Fenoüil, reconnu pour oculaire. Le Cerf blessé mange le dictame, duquel on se sert pour les playes. Bref il y a tres-peu de bestes qui n'ayent recours à quelques plãtes pour en tirer du soulagement, & pas vne d'elles n'vse des Mineraux: I'auouë bien que l'homme plus artiste qu'elles, s'en sert; mais pourtant l'Art n'en est ny si conneu, ny tant certain que des plantes; & puis ce sont sujets tres-esloignez de sa nature; le hazard est plus ordinaire en leurs effets, que la raison; il faut de bons & iudicieux Maistres pour les approcher, preparer, & rendre familiers à la complexion humaine: là où les Vegetaux n'ont besoin de tant d'aparat, des-ja il en tire sa principale & plus saine nourriture, & sans eux difficilement peut-il viure: mesme des plus fascheux & sauuages l'Art a trouué les correctifs, & non tousiours des Mineraux, tesmoins les mauuais accidens escheus à ceux qui en ont trop librement & abandonnement vsé. Ie

sçay que plusieurs proposent d'en tirer l'oyseau d'Hermes: neantmoins iusques à maintenant personne ne s'est veritablement venté, ny par experience n'a monstré qu'il l'eust rencontré, non pas seulement la teincture du Soleil, quoy que leurs liures soient tous plains des receptes de telle ptattique. Et quand il faudroit des Mineraux pour la Medecine: Ie dis qu'vn bon Artiste peut trouuer dedans les plantes ce qui luy fait besoin: Elles sont escloses de la terre, & beaucoup tiennent qu'elles viuent en partie de la resolution des Mineraux. Cela est assez recepuable puis que d'elles on tire des Caustiques meilleurs que ceux des Mineraux; des Esprits acuts vulgairement nommez Eaux-fortes & de separation; ayant vertu de dissoudre les plus solides Metaux, des sels, des essences ou huilles subtiles, des Baulmes, des Clissus, des Sangs, & autres œuures qui ne sont pas en la commune prattique, comprenant vne grande partie de ce que les Mineraux nous peuuent fournir, & que je peu monstrer, cela estant de mes trauaux & de mon experience.

A la troisiesme, que quand bien les plantes seroient si fort necessaires pour la Medecine: qu'elles ne se peuuẽt cultiuer icy comme és lieux chauds, ainsi qu'à Montpellier; & que les plus asseurez & esprouuez des vegetaux viennent des Indes où ils croissent. Ie responds que c'est vne tres-grande erreur de croire que nostre terre soit destituee des plantes necessaires à la guerison de ses maladies; c'est asseurément nommer la Nature marastre, & injurier le Ciel en nostre ignorance, de vouloir que tant d'herbes, d'arbres & d'arbrisseaux soient sans vertu: Comme si Dieu en leur creation y auoit oublié

ſa benediction, & ne leur auoit donné, ainſi qu'au reſte des produicts de la terre, des vertus contre nos maux. Il ne ſe remarque pas que les fruicts & les ſemences du Leuant & du Midy nourriſſent plus graſſement leurs peuples, que celles du Septentrion leurs habitans. La prouidẽce Diuine a voulu que chaque region euſt dequoy ſe ſatisfaire: Et de meſme que les plantes qui nous fourniſſent noſtre pain iournalier ſont tresbonnes, & nous nourriſſent tres-bien; ſemblablement celles qui ſeruent à la Medecine ſont eſgalement efficacieuſes à nos langueurs. Auſſi ſans aller chercher ſoubs des paralleles eſloignez les drogues, parades des boutiques vſagers en la geriſſante, nous les trouuons dedans nos campagnes, au frais de nos eaux, à l'ombre de nos bois, & ſoubs nos pas, ayant la vertu de la Rubarbe, de l'Aloës, de la Caſſe, du Senné, & des plus fines eſpiceries, voire la douceur du Sucre. Le Frangula & la racine de la groſſe Patience valent la Rhubarbe, bien practiquee, les effects en ſont meilleurs: l'Abſinte nous profite autant que l'Aloës, les Prunes & le Nerprun, que la Caſſe & les Tamarins, l'Empetrum & le Baguenaudier, que le Senné: nous auons encore le grand Titimal laurier, pour le Turbith, & tiens que c'eſt le vray Turbit: de plus nous auons le blanc & le noir Ellebore, le Concombre ſauuage, la Gratiola, le Bois-gentil, le Cabaret, l'Hieble, le Sureau, les Catapuces, les Eſules, & nombre d'autres plus propres à combatre les maladies, tant pour euacuer les deux biles & la pituite, que pour purifier le ſang, que tout ce que l'vne & l'autre Inde nous peuuent fournir. Pour les eſpiceries, la graine de Seneué préuaut à corroborer l'e-

stomach, le poyure; elle resiste autant ou plus à la pourriture, elle inscise & dissipe le gros flegme, pour cela est elle propre aux graueleux; le Pouliot, l'Origan, l'Alliere, & celle qu'on nomme Moutarde, pour son goust approchãt de celuy d'vne composition ainsi nommée, sont tres-bonnes pour dõner la pointe aux viandes: Qui voudroit meilleure saulce que celle du gros Naueau, tant en vsage chez les Alemans? Ne cultiuons nous pas le Thim, la Marjolaine, le Mastic, le Basilic, les deux Senriettes, le Coc, la Sauge, le Rosmarin, l'Hysope, le Persil & beaucoup d'autres, dont la douce odeur & l'aggreable & piccante saueur donnent sainement le haut goust aux saulces? Le Saffran est meilleur au Gastinois qu'ailleurs; l'Ail, l'Oignon, les Eschalottes & les Ciboules que l'on transporte en si grande quantité en Leuant pour l'estime qu'ils en font plus que des espiceries, monstre assez la bonté de nos plantes. N'auons nous pas aussi pour la delicatesse le Fenoüil, l'Anis, la Coriande & le Myrrhis. Pour la douceur du Succre, le Reguelisse la possede: Il y a methode cõneuë pour faire de son suc des pains gros & grands comme ceux des cãnes de Madere; sinon si blancs & si delicats, au moins à semblable vsage; les peuples Septentrionnaux auant la profusion du succre, s'en seruoiẽt en leurs delices. Nous sommes tres-asseurez par la raison & par l'espreuue, que nos plantes espicées nous sont plus conuenables & propres que tout ce que les pays chauds nous fournissent, & tiens que ces denrées seruent plus au luxe des oysifs, & au gain du marchand qu'à nostre besoin: Les Cordiaux & Alexitaires ne nous manquẽt pas aussi: l'Ange-

lique

lique, l'Imperatoire, la Scorzonaire, vont du pair auec le Contra-yeruas & le Zedoar. Les Aristoloches, la Gentiane, la Tormentille, le Scordion, la Roine des prées, le Marrube odorant, l'Aunée, l'Asclepias, l'Arcangelique & tant d'autres, sont tellement excellentes contre les maladies Endimique & Epidimiques, & contre les venins des animaux & des Mineraux que le Leuant & le Ponant auroient de la difficulté à nous en enuoyer de meilleures. Nous auons en nos plantes outre ces proprietez dependantes de toute la substance, de celles qui operent par les premieres & secondes qualitez, eschauffantes, rafraischissantes, desseichantes & humefiantes. Des emoliantes, incrassantes, rarefiantes, astringentes, attirantes, repoussantes, subtiliantes, relaschantes, condensantes, & autres semblables que nos anciens nous recommandent. Que si nous n'auons les parfums de Sabée & ceux de l'Arabie, nous auons pourtant dequoy contenter nostre fler. Les Roses, les Lis, les Aspics, les Lauandes, la Marjolaine, le Thim, le Mastic, la Mante, la Melisse, le Tilleuil, le Muguet, le Cheure-fueil, le Iassemin, le Souchet, l'Iris, & mille autres, desquels nous pouuons faire de tres-ageables parfums : Le Baulme ne nous defaut pas aussi, nous en auons de tres-bon, le Pin, le Sapin, le Theda, l'Orme, le Geneurier le produisent: nos Mers nous jettent encore l'Ambre gris: de sorte que sans sortir de la France nous auons tout ce qui nous fait besoin. Mesme au beau milieu de son sein sont scituez les hauts monts d'Auuergne, exposez à tous les vents du monde, pour y faire naistre sur leurs belles crouppes de toutes les plantes. Ainsi ce que les autres

contrées fournissent à leurs nourrissons pour les conseruer en la vie, & en la santé, la France & le terroir Parisien le donne aux siens à suffisance. C'est aussi en vain que de crasses esprits disent que la chaleur n'est icy puissante pour les plantes comme à Montpellier, puis que l'on leur peut repartir que ce lieu n'est pas la matrice de toutes les plantes. Car il n'y a si petit endroict, ny si chetif coing de prouince, qui n'aye quelque chose de particulier. Il faut chercher le Persil de montage au petit Tertre nommé le Mont Valerien proche Suresne ; la petite Iacinte Autumnale au bois de Boulongne, non par tout le bois, mais à vn seul endroit, nulle part ailleurs trouuée, elles ne sont à Montpellier: voire j'ose dire que sa situation a plus de peine & moins de rencontre à esleuer les plantes Septentrionnales, que nous les Meridionales, les Palmes ont germé icy, & la canne de Succre y a pris racine, & sçay asseurément que là se cultiuent auec tres-grande difficulté le Mirte Aleman, les Lonchitis & le bulbeux nombril de Venus, & autres en plus grand nombre qu'ils ne nous peuuent fournir des leurs.

Ie penserois auoir assez reparti aux trois obiections ennemies pour fermer ce discours, n'estoit que j'entends encore gronder, que s'il est vray que nos plantes soient efficacieuses & peuuent remedier à toutes nos indispositions. Pourquoy faut-il que pour les maladies transplantées parmy nous, & en nostre prouince, l'on aille chercher és estrangeres d'où elles viennent les remedes à leur malice, comme au mal Indien, surnommé de Naples; le Gayac, la Squine & la Salcepareille ; &

pourquoy tant de maladies ordinaires & communes demeurent elles ſans remedes à la rẽcontre des plus ſçauans Herboriſtes?

Ie reſponds à la premiere de ces deux attaques: Que ſi l'ambition & l'auarice des hommes ne les euſt portez delà les Mers, ils n'euſſent rapporté ce fleau de la deſbauche, ny neceſſité les affligez à chercher les moyens d'en adoucir la cruauté, & d'en cõbattre le venin. Le mal eſt eſtranger, auſſi eſt le remede, & ne voudrois opiniaſtrement nier en telle occurrence, qu'vne Prouince ne peuſt ſecourir l'autre, voire és choſes ordinaires. Neantmoins contre cette punition du peché, il ſe trouue en nos bois & buiſſons, & parmy nos guerets, des plantes qui bien & iudicieuſement employées la combattent & vainquent, (Dieu pardonnant la faulte) comme le Freſne, le Bouïs, le Geneurier, le Baguenaudier, le Liſet picquant, la Sauonaire, la Cuſcute, la Fumeterre, le Chardon benit, la Tapſia, & autres deſquelles ie ſçay s'eſtre fait de belles cures.

Quant à l'autre attaque; pourquoy tant de maladies ordinaires & communes demeurent ſans remedes à la rencontre des meilleurs Herboriſtes. On peut ce me ſemble reſpõdre ces deux raiſons: que les cauſes des maladies ne ſont pas touſiours bien conneuës, & que ceux qui profeſſent maintenant la culture des plantes, s'amuſent ſeulement à les connoiſtre de nom & de veuë, & non de vertu pour l'vſage: ce qui eſt aſſez euident, puis que ceux qui les ont obſeruées, ont tres-heureuſement reüſſi en leur application quand ils s'en ſont ſeruis, comme Pena & la Riuiere. Ioint que ſi cette eſtude tombe

en la main de la vulgaire prattique, elle n'a garde de rẽcontrer, puis que par elle les moindres infirmitez sont delaissées pour incurables. On court aux symptomes, encore qu'ils ne soient pressans; on diuertit quelques causes prochaines sans les oster; les farouches & esloignées ou antecedentes ne sont pas simplemẽt touchées, tesmoin, que les maladies recidiuent ordinairement. Et puis pour les plus importantes, elle n'a que la saignée & la purgation en estime; desniant les vertus specifiques aux Plantes, & les principales proprietez (que tant d'Autheurs ont reconneuës pour veritables & les principales en l'Art,) comme si l'Art consistoit en ces deux operations.

Que si l'on cherche la cause de ces deffauts l'on trouuera que de mauuaises maximes & diuerses opinions leur ont donné l'entrée, & verifié ce triuial prouerbe: autant de testes autant d'aduis. Prouerbe tres-impertinent en la Medecine, elle qui doit auoir des principes certains, & fondez de raison, dont les aduis doiuent estre semblables, ainsi que la raison en est vne. C'est neantmoins de cette part qu'elle est le plus deschirée, & d'où sont sorties tant d'heresies & de sectes qui l'ont reduitte au mauuais poinct où elle est maintenant. Car aussi bien que les autres choses que le temps façonne, remuë & change, elle a receu & reçoit ses alterations, son commencement & progrés, & encore l'estat auquel elle est à present, tesmoigne ce qui en est. Il ne faut qu'estaler au racourcy ses variables rencontres en la suitte de ces années, ses differẽtes sectes & leurs opinions pour le voir.

Les sainctes lettres nous enseignent qu'elle a pris son

commencement du tres-haut, & que Dieu faict naistre les medicaments de la terre: Mais quoy qu'il l'ait donnée toute parfaite, aucune chose ne venant de cette puissante main qui ne soit de telle cōdition: l'hōme chāgeant & pecheur n'a laissé de la despraver, ainsi que tous les autres biens qui luy ont esté baillez en depost pour son vsage de cette part: & de temps à autre perdant sa premiere lumiere, l'a changée, y introduisant des sectes qui l'ont reduitte aux tenebres où elle est ores enseuelie.

Mais encore que nous sçachions tres asseurément qu'elle vient du Ciel, & que les Egyptiens & les Hebrieux, ce peuple esleu affirment l'auoir eu auant les Grecs, voire auant tous les peuples de la terre, croyant l'auoir receuë de Dieu par les mains de Moyse: Nous ne pouuons pourtant nier qu'elle ne nous vienne prochainement de la Grece, n'ayant aucun memoire que les Druides premiers sages Gaulois nous l'ayēt laissée. Pour cela sans nous amuser aux fables qu'elle fut inuentée par le Dieu Apollon qui l'enseigna à son fils Esculape, & celuy-cy à ses deux enfans Machaon & Porlalire: il nous faut aduouër auec nos vieux peres, qu'elle n'a paru en ordre & auec forme d'Art que du temps d'Hypocrates que l'on asseure auoir esté le premier qui l'a tirée du cahos & de son rude estat, luy donnant sa premiere polisseure. Et de vray nous n'auons point de plus anciens & de plus asseurez aduis que les siens. Aussi a-t'il esté chef de la secte rationnelle, ayant fourny d'armes pour combattre l'Empirique & la Methodique. Car en la changeante face de toutes les choses, la Medecine a esté diuisée en trois sectes principales qui l'ont maniée à leur gui-

se, chacune se ventant d'auoir trouué le parfaict.

Les Empirics semblent auoir pris pour fondement de leur secte ce precepte du sens. Que nous n'auons aucune veritable connoissance & bon vsage des choses naturelles que par l'experience, laquelle est seule capable de nous faire monter par vn long temps de l'effect à la recherche de la cause: induits à cette pensée par la remarque qu'ils ont faite, que toutes les descouuertes se sont rencontrées par hazard, ou par le tenter, ou en songe, ou par comparaison, ou par reuelation, ou par communication: & que l'experience est le principe & la meilleure conduitte de tous les Arts: Que c'est par elle que l'on se doit gouuerner en la Medecine, soit imitant ce qui a succedé en semblable object, soit pour l'inuention, comparant la chose à faire, à la faite, & soit transportant la chose connuë à la conjecture d'vne autre. Cette secte a esté assentie par Philinus, Serapion, les deux Apollonius pere & fils, par Glaucias, Menodotus, Sextus, Heraclides Tarentin, & beaucoup d'autres, au rapport de Galien. Mesme son Maistre & concitoyen Aeschrion en estoit-il le surnommé vieillard, tres-experimenté és remedes, aussi a-t'il estimé que l'Empirie estoit le bras droict de la Medecine Rationnelle. L'on dict qu'Acron Agrigentin en fut l'inuenteur. Maintenant telle secte ne se trouue separée que parmy les gens sans lettres.

Les Methodics faisoient l'Art tres-bref comme de six mois, clair & facile, consistant seulement en deux communitez, Astriction & Fluxion, celle là vne suppression de ce qui se doit euacuer, & celle-cy vne euacua-

tion des choſes qui doiuent eſtre retenuës, comme s'ils vouloient prendre leur fondement en la definition qu'Hypocrates donne à la Medecine, que ce n'eſt que ſubſtraction & addition: à ces deux premieres communitez abſoluës, ils en adiouſtoient vne troiſieſme mixte, comme la fluxion à l'œil, auec inflammation: parce que ſelon eux, l'inflammation eſt aſtriction & vne qualité chaloureuſe retenuë cõtraire à la fluction, pour laquelle il faut vn different remede. Mais lors qu'ils ſe rencontroient à tels maux, ils couroient au plus vrgent. Traittant d'ailleurs les malades ſans conſiderer le temps, la region, le lieu du mal, ſa cauſe, l'aage, les forces, la complexion & habitude du malade, & autres particularitez neceſſaires: ils auoient ſeulement eſgard aux accidens deſquels ils prenoyent leurs indicatiõs. Et quoy que ces communitez n'ayent pas eu trop bon fondement, elles n'ont laiſſé d'eſtre embraſſees, & d'auoir rencontré qui les a ſouſtenuës. Car des eſprits faineants (ordinairement ſuperbes) l'ont appuyée à cauſe de ſa brefueté, tels qu'vn nommé Theſſalus Tralianus, du temps de Neron, Menaſeus, Proclus, & Antipater. En nos âges elle ne paroiſt point parmy nous, & ſemble eſtre du tout eſteinte, ſinon que la prattique Sanguinaire a beaucoup de reſſemblance à cette ſecte Methodique, & l'imite bien fort.

Les Dogmatiques & rationnels ſont ainſi nõmez, par ce que ſuppoſé leurs principes, ils procedent à la cure des maladies par ordre & raiſon. Ils commencent par la cõnoiſſance de leur ſujet, le corps humain, ſoit en general ou par les parties: ils obſeruent les ſymptomes, &

cherchent les causes des maladies, puis considerent l'âge, le temps, les saisons, les mœurs, les forces, le manger & le boire, l'air & le lieu, & autres accidents; desquels rapportez à leur sujet ils prennēt leurs indications; fondées sur cette generale maxime, que les contraires guerissent les contraires. L'on donne, comme nous auons dit, le premier lieu de cette secte à Hypocrates, d'autant qu'auant luy la Medecine n'auoit tel ordre. Il a esté suiuy de Diocles, de Praxagoras, d'Herophile, d'Erasistrate, de Mnesitheus, d'Asclepiades, & de plusieurs autres. Six cens ans apres est suruenu Galien, que l'on tient auoir parfaict l'ouurage, ayant fidellement expliqué les lieux obscurs d'Hypocrates, & judicieusement suppleé aux obmissions, de sorte qu'en la secte rationnelle il a obtenu le second lieu: voire quelques vns estimans son œuure acheuée, luy donnent le premier en excellence. En suitte de luy sont sortis Auicenne Arabe tres-grand Philosophe, Aretæus, Ruffus Ephesien, Oribase, Paul Æginete, Aëtius, Alexandre Trallien, Actuarius, & Nicolas Mirepse Grecs. Puis Corneille Celce & Scribon Largus, Latins. Tous ont puissamment trauaillé à l'enrichissement de cette secte, laquelle paroissoit lors auoir supedité les deux autres, excepté que pour se rendre plus puissante au sentiment mesme de Galien, elle a rangé à ses preceptes l'Empirie ou experience, sans laquelle elle ne seroit pas tant recōmandable; parce qu'elle luy fournit de remedes les plus asseurez pour ses cures.

C'est le principal estat de la Medecine, iusques au debris de l'Empire Romain, & au temps de ces grandes inondations des Goths, Vuandales, Huns, & Alains, en-

uirõ l'an 400. de la naiſſance de Ieſus-Chriſt, qu'elle tõba en vne profonde nuit. Non ſeulemẽt la Medecine fut delaiſſée, mais encore toutes les autres ſciẽces: maintes bibliotecques cõtenãt diuers volumes des profeſſiõs furẽt bruſlees, il reſta ſi peu de veſtiges des lettres par l'eſpace de pluſieurs cẽtaines d'années, que iamais ſiecles ne furẽt plus ignorans. Ce peu qui ſe conſerua demeura entre les mains des Moines, tant à cauſe qu'ils eſtoient les ſeuls lettrez, que parce qu'ils faiſoient les Bibliotecques, y conſeruant les liures, leſquels auſſi ils coppioient, ſoit volontairement ou par penitence que leur donnoient leurs ſuperieurs, l'Imprimerie n'ayant paru en l'Europe que long temps apres. De ſorte que depuis ce temps iuſques à celuy de Charlemagne, il ne ſe remarque de grands hommes lettrez que des Moines: Meſme ce fut à la priere de ſon Maiſtre Alcuin Abbé de S. Martin de Tours que ce grand Roy inſtitua l'Vniuerſité de Paris. Seuls donc eſtimez Clercs, ils manioient les ſciences; la Medecine eſtoit en leurs mains, on les nommoit Phiſiciens, & alloit-on à eux pour prẽdre aduis ſur les infirmitez; eſtant reclus ils ne viſitoient les malades; par le recit du mal, & voyant les vrines que l'on leur portoit, ils iugeoient de l'indiſpoſition, & ordonnoient les remedes. Et parce qu'ils n'operoient de la main, ny ne preparoient les medicaments: pour l'vn ils appellerent à leur ayde les maiſtres des Eſtuues, & pour l'autre les Eſpiciers. Ainſi fut de ce temps la Medecine operatiue diuiſee en trois, auant vn Medecin faiſoit le tout ſi bon luy ſembloit: tel a eſté Galien. Eſtant de la maniere tombée en leur pouuoir, elle eſtoit prattiquée ſelon l'Autheur

qu'ils auoient, ou qui leur plaisoit le plus: ils n'estoient astrints ny obligez d'aucun serment, ny ne juroient aux paroles du Maistre, Docteurs par leur propre licence, ils disoient faire à l'exemple d'Hypocrates & de Galien qui ne furent oncques Docteurs de l'Escolle de Paris.

Quelque peu apres l'establissement des Vniuersitez, les sciences commencerent à sortir des cloistres, & la Medecine peu à peu retourna chez les seculiers; les Nobles y prirent part, leur santé les y conuioit, des riches bourgeois les suiuirent: & des hommes vertueux la firent paroistre au iour. Principalement aux trois derniers de nos siecles, que Pierre Apponance, Arnauld de Villeneufue, Faloppe, Andernac, Vessale, Auger Ferier, Fernel, Ollier, & beaucoup d'autres firent voir leurs pensées, & les firent voir telles, que si leur louable dessein eust esté secondé de leurs suiuans, sans doute la Medecine seroit montee à vn grand degré de perfection. Mais comme les sciences estoient au chemin de leur gloire, lors qu'il n'y auoit que les belles ames qui les recherchoient, pour l'amour de la vertu: Aussi se sont-elles rencõtrees dedans la fange, quand elles ont esté estallees à la veuë des courages vils & bas, & que les esprits pedans les ont gouspillees, en ayant pris l'entree par le bon marché que l'on a faict des lettres. Les Nobles faschez de les voir prophanees par des mains roturieres, en eurent vn grand degoust; cela n'a pas esté plustost conneu, que des hommes de Bouë se sont enhardis d'entrer dans leur sanctuaire, de les tirer aux cheueux, & de les rendre vilainemẽt mercenaires. La Medecine n'a point eschappé cette misere, elle a esté comme les autres Arts

liberaux reduitte à vn ſale meſtier. Des pedants dont maintenant elle eſt miſerablement ſouillee, non ſeulement ont commis ce ſacrilege, mais encore l'ont toute ruinee, de ſorte qu'elle eſt ores en leurs mains le meſtier le plus abiect de tous. Non contents d'eſtre coulpables de ces crimes, inſupportablemẽt orgueilleux qu'ils ſont d'auoir quitté le Riuet, ou le Rabot de leurs peres, & prochainement la Pedenterie leur premiere gloire qui ne les abandonne pourtãt pas, remplis de ſorte d'Enuie & de Meſdiſance, que l'on ne ſçauroit remarquer en eux aucun traict d'honneur ny de preudhommie, ils ne veulent ſouffrir que l'on redreſſe cette protectrice de la ſanté des hommes de ſon penchant, ny que l'on la retire de la cheute qu'ils luy preparẽt, introduiſant vne nouuelle ſecte, cõme ſi c'eſtoit à euxſeuls l'heritage. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait encore des ames vertueuſes, à qui ces faſcheux accidents de la Medecine deſplaiſent, Mont-pellier en a fourny de tout temps, elles ſont pourtant en petit nombre au reſpect de celles de la ſecte ſanguinaire; toutesfois aſſez pour faire voir que Dieu n'eſt iuſques à ce poinct irrité cõtre l'humaine condition, qu'il veuille permettre qu'vn Art ſi digne periſſe.

Or cette nouuelle ſecte qui manie la Medecine à la mode, à guiſe des habits, & qui l'a tant auilie, a pris ſon origine & ſa naiſſance depuis 50. ans d'vn nommé Botal, dont les ſectaires ont eſté nommez Botaliſtes. Cet homme de ſang n'a pas craint de dire, qu'il a conneu & ſceu certainement que la ſaignee eſt plus puiſſante en la Medecine, pour la cure de la pluſpart des maladies, que tous les autres remedes enſemble. Et de meſme que les

Egyptiens pretendoient guerir toutes les maladies par le feu, il asseure que de ce remede l'on doit guerir toutes les maladies, en tout temps, aage, & sexe. Cette opinion prouuee par diuers textes d'Hippocrates & de Galien, à qui on tord le nez, a tellement pleu aux faineants & paresseux, tant par sa facilité & brefueté, que parce que elle les exempte du trauail de la recherche; qu'ils ont laissé, voire oublié tous les autres remedes pour s'arrester à ce destructeur de la vie; Ainsi les plantes ont esté delaissees, ainsi tout ce que l'antiquité a descouuert auec peine & labeur, & tous les fruicts de leurs descouuertes ont esté mesprisez pour espancher du sang. Erreur qu'ils ont mesme introduite en la pensee de ceux qui ne sçauent que c'est de l'Art, & la cherissent de telle sorte que si Dieu n'y met la main, il sera tres-difficile de les tirer du sang pour les remettre au bon sens. Practiquant de la maniere meritent-ils le nom de Rationels, que leur sert la connoissance de leur subiect, de sçauoir son temperament, aage, sexe, mœurs, & luy rapporter le temps, le lieu, la saison, le boire & le manger, le veiller & le dormir, les agitations de l'esprit, & autres accidents, pour descendre des causes primitiues aux antecedentes, & de celles cy aux conioinctes, s'il ne faut que la saignee pour toutes maladies, personnes, aages, sexes, & en tout tẽps? N'est-ce pas estre methodique, & par deux communitez, euacuation & restablissement, qu'ils accomplissent, l'vn par la saignee, & l'autre par la nourriture succulente qu'ils ordonnent à toutes heures à leurs malades, mesprisant tous les autres remedes que nous fournit l'amplitude de la Nature, comme les anciens methodics?

Cette grande playe en la Medecine la navrant presque iusques à la mort, a esté enuenimée par vn nombre innõbrable d'Alchimistes, chercheurs de pierre philosophale, vulgairement nommez souffleurs & Empirics, differants pourtãt de ces anciens Empirics qui par l'experience cherchoient les remedes en toute l'estenduë de la Nature: car ces derniers tirant leur nom du feu cõme les autres de l'obseruation, n'ont en recommandation que quatre Mineraux, soit cruds ou trauaillez par le feu, dont ils veulent extraire les remedes pour toutes les infirmitez du corps humain, le Soulfre, le vif Argent, le Vitriol, & l'Antimoine, ausquels ils donnent diuers visages & vsages, delaissant les vegetaux comme foibles & debils, ainsi qu'ils disent, pour la cure des indispositions. Et quoy que ces remedes ayent beaucoup de deffaut, neantmoins quelques vns des plus hardis de la secte sanguinaire voulant faire vn peu dauantage que leurs compagnons, en empruntent la plus grande part. Car je sçay qu'il y en a qui vsent (mais en cachette) du Saffran des Metaux, qui n'est autre chose que Salpestre & Antimoine bruslez ensemble dans vn creuset, dont sort vne masse tannée, qui, reduitte en poudre, est iaune: d'où elle tire son nom de Saffran. D'autres vsent de precipite rouge, c'est du vif argent dissoult en eau de separation, duquel on a retiré l'eau par distillation, & le restant pressé par le feu, iusques à ce qu'il ait acquis la couleur de soucy: d'autres vsent d'aigret de Soulfre, d'huile de Vitriol, de Sublimé dulcifié, & semblables, dont ils sçauent les proprietez & les vsages, également auec ceux desquels ils empruntent tels remeds.

Ces souffleurs prennent pour patron vn Aleman, dit Paracelse, dont aussi ils se font nommer Paracelsites, lequel premier (en ce qui nous paroist) s'est opposé à la Medecine ancienne, principalement aux aduis de Galien. Renuersant la Philosophie d'Aristote, & les preceptes des Grecs, il s'est trouué l'Autheur d'vne secte dont nos plus vieux deuanciers n'ouïrent oncques parler. Presupposé ses principes, elle paroist auoir vne grãde suitte de raisons, & est plus hardie que toutes celles qui l'ont deuancée. Comme la Rationnelle, elle contẽple son sujet en toute son estenduë: Mais elle asseure que l'homme & tous les corps mixtes naturels ne sont composez des quatre Elemens, ains seulement, de sel d'huisle & de subtil, qu'elle nomme sel, soulfre & mercure, auec lesquels en la conformation des produicts se rencontrent les deux Elemens, la terre & l'eau, non comme necessaires aux composez, mais comme matrices meslangées en toutes choses: D'autant qu'elles sont les deux generaux receptacles, tant des semences que des trois principes corporels, sel, soulphre & mercure, dont toutes choses sont faites. Elle nie que les quatre premieres qualitez soient effectrices & cause des effects naturels, simplement auouë-t'elle qu'elles sont instruments des formes: soustenant que les formes seules sont actiues, parce que d'elles procedent toutes les forces & vigueurs des generations & productions, donnãt aux sujets qu'elles auiuent les qualitez, les quantitez, les conformations, les odeurs, les saueurs & les couleurs. Elle s'efforce de prouuer que les maladies principales & celles qui sont soubs leur genre, ont des semences qu'elles germẽt

ſelon l'ordre de leurs ſaiſons, ſi elles ne ſont empeſchées par des cauſes, retardant leur action. Et comme ſemences qu'il aduient ſouuent qu'elles ſe tranſplantent d'vn ſujet en vn autre, ainſi la goutte eſt hereditaire: & la lepre cõtagieuſe, ne nommant maladie les fractures & luxations. Elle ſe rit de cét axiome, que les contraires ſont gueris par leurs contraires, diſant au rebours que les ſemblables gueriſſent les ſemblables, mais en differente diſpoſition, que ſi la maladie eſt en la matiere ſalée qu'il luy faut vn ſel pour la guerir, comme au ſel reſoult, le ſel coagulatif, ou deſſeichant. Le ſemblable à l'huilleuſe & à la ſubtile. Elle eſtime que les eſſences des choſes par la maniere qu'elle donne de les extraire, ſont plus propres pour remedes contre les maladies faſcheuſes & rebelles ou aſtrales, ainſi qu'elle les nomme, que les groſſes ſubſtances des corps, faiſans trois eſpeces generales de maladies par leurs cauſes: de Minerales, de Vegetales, & d'Animalles. Elle affirme que les Mineraux contiennent les remedes des maladies Minerales, les Vegetaux des Vegetales, & les Animaux des Animales. Neantmoins que de quelques vns des Mineraux ſe peut tirer la Panace, le medicament vniuerſel contre toutes les infirmitez, admettant par ſon moyen gueriſon à la lepre, à l'Epilepſie, à l'Hydropiſie, à la goutte & à leurs annexes. Ainſi que la Rationnelle, elle s'efforce de connoiſtre ſon ſujet, par la diſſection, voire le renuiant ſur celle là, elle le contemple par vne double anatomie, l'vne qu'elle nomme de vie; & l'autre de mort: celle là encore double; l'vne à la facon ordinaire, qu'elle nomme des parties, l'autre des ſubſtances, diuiſant les

parties en tres differentes ſubſtances, & ſelon l'analogie qu'elles ont à celles auſquelles elle les compare ; s'efforçant par là de donner raiſon pourquoy le Cancer s'engendre pluſtoſt à ſein & à la matrice qu'ailleurs, pourquoy le Noli-me-tangere, aux genciues & levres, qu'autre part, & pourquoy telle maladie germe & vegete pluſtoſt icy que là? En l'anatomie de mort, elle cherche les cauſes & les ſemences des maladies. Elle conſidere encore entre les membres principaux, des liaiſons, conuenances, accords, amitiez & diſcords, comme entre la Ratte & les Reins vne grãde inimitié; entre la Ratte & la Matrice perpetuelle guerre, nommant la Ratte Saturne, & les Reins & auſſi la Matrice Venus: elle donne pareilles rencontres à ces parties & ſemblables paſſions qu'aux Aſtres, ſous leſquels elle les renge, voulant que ſi Saturne mal affecté influë en la Sphere de Venus, qu'il cauſe des incommoditez de ſa nature, & ce, ſuiuant qu'il eſt puiſſant & elle debile, ou ſelon qu'elle eſt forte & qu'elle reſiſte à ſes mauuaiſes impreſſions. Elle obſerue au corps humain, les eſprits naturels, vitaux & animaux & leurs facultez, ſous vne meſme forme, à laquelle ces eſprits & facultez ſont inſtruments, donnãt neantmoins à chacun ſa vertu rapportée au mouuemẽt de l'aſtre qui le regit. En la cure des maladies, elle a eſgard, aux temps & ſaiſons, à l'âge & ſexe, aux lieux & mœurs, à l'eau & l'air, au boire & manger, à l'agitation & repos, au veiller & dormir, aux excretions & retentions, & aux agitations de l'eſprit, puis à l'eſpece de maladie. Elle aſſigne de particuliers emunctoires à la ſueur que ſes deuancieres n'ont point conneu; ſçauoir à celle

qu'elle nomme excrementeuse le derriere des oreilles, sous les aisselles & aux aisnes, parties glanduleuses, nommant l'autre simptomatique, & soustient que les maladies sont substances; s'efforçant de le demonstrer. Elle met en la Medecine trois parties ou intentions, la curatiue, la deffensiue, & la vie prolongatiue, lesquelles doiuent estre fondées sur ces quatre colomnes, Philosophie, Chimie, Astronomie & Vertu, ou Preud'hommie, desniant absolument le nom de Medecin, à celuy qui ne les possedera, se gouuernant au reste, totallemét auec raison & iugement, selon toutes ses maximes & autres qui restent à dire.

Cette secte ainsi estenduë a esté estimée de plusieurs grands personnages. Entre les Septentrionaux & Alemans, de Gerard Dorne, de Crollius, de Schemanus, de Libauius, de Henry Nolle, de Rulandus, de Iean du Rein, & de Pierre Seuerin de Dannemarc, qui auoit commencé à luy donner vn grand ordre. Entre les François, feu le sieur de la Riuiere ne l'a desprisée, il a esté suiuy de Ioseph du Chesne, d'Haruet, de Baucinel, de Claude Dariot, de Mayerne, & de plusieurs autres encores viuans: & depuis que la Medecine a esté donnée aux hommes, il n'y a point eu de si puissante secte. Quelques vns de la Galenique l'ont voulu consilier à la leur, comme Daniel Sennerte, mais il semble que preoccupé de l'vn il n'a pas bien entendu l'autre, n'ayant fait qu'effleurer. Ceux qui la professent ont cét aduantage (qu'encore qu'ils proposent vne noueauté) que bien demonstrée, elle ne cótrarie point à la loy de Dieu, ny aux commandemens de nostre Mere saincte Eglise, que plustost elle y est plus cóforme que les autres sectes,

ny que les opinions d'Aristote. Comme elle pretend en sa perfection estre tres rationnelle, elle deteste aussi les empiriques qui se qualifient d'elle, tels que ceux que nous auons cy-dessus nommez, qui n'ont pour remedes que les Mineraux non plus que les autres, que la saignée & le senné, & de parfaicts de telle secte il y en a tres-petit nombre.

Voyla le commencement, progrés & estat de la Medecine iusques à nous, d'où l'on peut ores puiser les vrayes causes pourquoy tāt de maladies cōmunes & ordinaires demeurent sans remedes auec les plantes: & ce que nous representons à ceux qui nous font l'objection.

Que si quelque critique opiniastre, dict encore pressé de despit, que ce n'est pas d'vn Iardin des Plantes Medecinales, ny de la culture de ses parterres, d'où doit sortir le restablissement de la Medecine contre tant de sectes. Ie luy reparts que le Iardin Royal que je poursuis contenant les plus seurs instruments de la guerissante, sur lesquels on estudiera, sera aussi la meilleure piece de cette intētion. Peut-on ignorer que les plātes ne soiēt en la Medecine, ce que les estoffes sont aux autres arts? sans matiere non plus qu'eux, elle n'en sçauroit ouurer, tous les preceptes des vieux & noueaux Docteurs, quelques excellents & scientifiques qu'ils puissent estre, sont autant inutils sans les Plantes, que les reigles des autres Arts sans materiaux: En vain diroit-on que les contraires guerissent les contraires, ou les semblables les semblables, si les vegetaux accommodez à ces axiomes n'en monstroient l'effect. Car que seroit-ce de la Medecine sans les Plantes? que seruiroit la connoissance des maladies, de leurs causes & accidents sans remedes? les scien-

ces ſont vaines qui n'ont point d'application; & les Arts tres-inutils qui ne rendent aucun ouurage. Il faudroit eſtre de l'opinion de Platon pour les eſtimer & auoir l'eſprit remply d'idées pour ne cherir que la contemplation. Tous ceux des ſiecles qui l'ont ſuiuy, n'ont pas blaſmé comme luy Archimede d'auoir mis en prattique ſes belles conceptions, & qu'vne main craſſeuſe & mercenaire ait eu l'vſage de ſes rares inuentions. Les plus ſains eſprits de nos aages, aſſeurent que toutes les ſciences doiuent ſuiure la cõdition des cauſes dont elles prẽnent le nom; qu'elles doiuent tendre à quelque action vtile, autrement qu'elles ſont de pures mocqueries. Si la Medecine eſtoit ſeulement contemplatiue, elle n'apporteroit non plus de fruict à la Nature humaine que la recherche de la quadrature, du cercle, ou que la commune meſure du diametre, du quarré à ſon coſté. Mais de toute autre intention que ces creuſes imaginations, apres auoir curieuſement diſcouru des maladies; elle enſeigne la maniere de les guerir, & propoſe les remedes; voire elle les prepare, monſtrant toute glorieuſe par tels ouurages que ces Theoremes ſont vrays.

Pour cette cauſe les premiers Medecins reconnoiſſans que les Plantes eſtoient les principaux inſtruments de leur Art, tant pour conſeruer la ſanté preſente, la continuer, que pour r'appeller l'abſente, ſe ſont efforcez de s'inſtruire de leurs vertus par les premieres, ſecondes & troiſieſmes qualitez; des vnes par les ſens, s'ils y peuuent quelques choſes, & de la derniere par l'experience. Mais encore qu'ils ſe ſoient de long temps occupez à cette taſche, ſi ne l'ont-ils finie; & cela pour deux cauſes. La premiere, parce que les premieres & ſecondes qualitez

ne descouurent pas quelles sont les troisiesmes qui releuent, au rapport de Galien, de la proprieté de toute la substance; les sens sont mouslez à telle descouuerte. La seule experience y peut satisfaire. C'est elle qui a descouuert que le Frangula & la grande Patience purgent la colere aussi bien que la Rhubarbe, que le Baguenaudier & l'Elebore noire purgent la melancholie, autant que le Senné, le Nerprun & le Turbit, le Flegme; de mesme que les Hermodates. L'autre, que l'on s'est trop amusé à ce peu qu'en ont connu les anciens, sans passer plus outre, & bastir vn nouueau Temple à Æsculape, pour receuoir les iournelles experiences d'vn chacun, afin que recueillies par quelque vertueux & docte Medecin, elles fussent meurement considerées & puis enseignées pour la commune vtilité. Car la vie estant courte, l'Art long, l'experience perilleuse, & l'occasion pressante: vne seule main ne peut suffire à tel ouurage. Mais plusieurs employez à ce dessein, eussent d'vne douce façon essayé ce que les deuanciers ont oublié. Que sçait-on si tant de racines, tiges, escorces, feuilles, fleurs, fruicts, semences, gommes, larmes, & sucs, inconneus de vertu ne contiennent point les remedes des plus fascheuses maladies. Dieu & la Nature ne font aucune chose inutilement. A l'aduenture la goutte rencontreroit-elle quelque remede. L'Epilepsie seroit-elle allegée; la lepre guerie, & l'Hydropisie desseichée. Maintes herbes portent le tiltre de la cure de tels maux dedans leurs histoires, que personne n'essaye. Est-ce pas vne grande lascheté que de tant de Plãtes dont nous auons la description, l'on ne se sert pas de la centiesme partie, encore tres-chetiuement: Mesme de celles qui croissent parmy nous &

de nos domestiques. Il n'y en a pas la vingtiesme partie en vsage, sinon, comme nous auons dit, parmy les villageois qui en connoissent beaucoup, desquelles ils se seruent auec bon succés, & quelquefois à la honte du docte Medecin, qui n'aura peu guerir vne infirmité, dont ils viendront à bout.

A ces deux inconueniens deux autres ont succedé : le discord des Autheurs traittant de ce sujet, & la negligence des professions de la Medecine. Les vns ont nommé & figuré vne plante diuersement : les autres en disputent les qualitez & proprietez : de sorte que l'on a beaucoup de peine à sortir de telles difficultez. Mathiole commentateur de Dioscoride, ne s'accorde pas auec les Moines, ny auec Fusch, & les autres encore ne conuiennent pas tousiours entr'eux, & souuent discordent de Pline & de Theophraste, & pour la diuersité des descriptions, il arriue de grandes erreurs en la composition des remedes: Car ne trouuans ce que les anciens enseignent, l'on prend des substitués: Mais les compositions changées par tels ingrediens, ne respondent aux promesses de leurs Autheurs, ny à l'esperance que l'on en attend.

Quant à la non-chalance de plusieurs, & à l'opiniastreté des autres, principalement des sanguinaires, elle est telle que si bien tost il n'y est pourueu, la Medecine s'en va au neant, ceux là se contentent de ce qu'ils ont trouué en l'Art, voire delaissent plusieurs excellens remedes des vieux Docteurs, & ceux-cy veulẽt guerir toutes les infirmitez par la saignée, & auec le Senné, rapportant tous les preceptes de la Medecine à l'vsage de ces deux remedes, ou tout au plus ceux qu'enseigne le do-

cte Medecin vulgaire, abusant du nom de Charitable, sans se soucier de faire iniure à Galien, à Mesué, à Dioscoride, & à toute la troupe des plus iudicieux esprits du vieil temps; qui nous ont escript de cette matiere, & de la nature des Animaux, des Vegetaux, & des Mineraux, pour y puiser des remedes. Car si la saignée & le Senné peuuent remedier à toutes les maladies du corps humain, Galien & ceux qui l'ont suiuy à l'enseignement de si grand nombre de medicaments estoient d'insignes imposteurs. Il n'auroit pas esté seulement inutil à Galien de nous escrire de gros volumes des simples medicaments, & des composez selon les lieux, voire de nous porter à amplifier l'Art par nos trauaux & recherches: Mais encore plus à ceux qui les croyent sans fruict, d'en faire apprentissage; mesme de le nommer Empereur de la Medecine, & l'estimer de cette part vn Charlatan: Ou s'il a obey au bon Genie de la Medecine, c'est vne temeraire malice, ou vne crasse ignorance à ceux qui se surnomment de luy, de mespriser les Plantes : c'est faire à guise des vendeurs du pied d'Elan, qui en font parade & n'en vsent pas, & comme les mauuais ouuriers qui n'ont que deux outils pour leur Art, où il en faudroit mille. La Medecine operatiue n'est pas comme les autres Arts qui terminez ont vn certain nombre d'outils: les siens sont sans nombre, suiuāt les innombrables causes des maladies, & de leurs diuers accidens: Car encor que Galien ait dressé ses Theoresmes à la façon des Mathematiciens, pour en mieux & plus facilement tirer ses conclusions; que les causes internes des infirmitez soient seulement plethorie, inanition, ou cacochimie, que le sang, la pituite, & l'vne & l'autre bile, en leur deffaut,

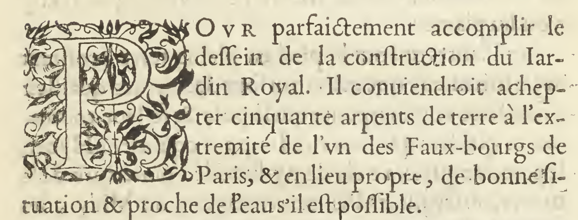
abondance ou deprauation, soient tousiours les causes antecedentes des indispositions du corps de l'homme, soit que l'on regarde les qualitez, soit que l'on ait esgard à la substance morbifique, si faut-il plus que ces deux remedes; qu'ils disent auec Hippocrates que la Medecine n'est qu'addition & substraction, & auec les Methodics anciens qu'ils imitent du tout comme nous auons monstré, qu'il ne faut qu'astriction & relaxation, & que cét Art n'a que ces deux intẽtions ou communitez: ils seront dementis de luy au liure de l'Art, où il asseure que les medicaments laschants & resserrans ne sont suffisans au recouurement de la santé, qu'il faut bien d'autres remedes pour rẽdre l'Art recommendable que la saignée & le senné: Aussi Galien, Auicenne, Aece, Oribase & les autres, tant Hebreux, Arabes, Grecs que Latins nous proposent infinis moyens pour paruenir à ces deux intentions, iusques à nous descrire des compositions appropriées aux maladies & aux parties: De là viennent ces noms, Cephalic, Pectoral, Bechique, Cardiaque, Alexitaire, Hepatique, Histerique & autres. En quoy paroist que la prattique de la Medecine, differente de tous les autres Arts, doit auoir vn tres-grand nombre d'outils, & si besoin est en inuenter tous les iours, pour les nouuelles maladies naissantes par chasque reuolution de siecle. Et tiens que c'est vne grande honte à vn Art si diuin, agissant par contingence de nõbrer tant de maladies incurables, comme ores l'on fait. Car il est à presumer que fondé sur la Nature qu'il n'est pas vain, & n'est pas à croire que cette mere de l'vniuers soit maratre iusques à ce poinct, de nous affliger, ou elle mesme estre affligée en nous, sans nous secourir ou estre secouruë par

nombre de bons & facils medicamẽts qu'elle contient: Mais que nous ignorons & que noſtre nonchalãce nous cache. La ſcience, dit Ariſtote, s'apprend des contraires. La Vertu eſt conneuë par le vice, la Prudence par la folie & la ſanté par la Maladie. Or la ſanté ſe doit procurer par des moyens contraires aux cauſes & aux accidents des indiſpoſitions, & ces moyens doiuent eſtre en Nature, comme il eſt neceſſaire par la raiſon des contraires, & d'elle en l'Art d'où il s'enſuit qu'ils ſont ſeulement incõneus, & pour en jouyr qu'il les faut chercher, & où plus prochainemẽt & plus ſeuremẽt qu'és Plãtes?

Pour fermer donc ce diſcours en la faueur des Plantes & pour la verité: j'offre de monſtrer publiquement que quiconque pretendra exercer l'Art de la Medecine ſans la connoiſſance & l'vſage des Vegetaux (je dis de tous ceux que nos campagnes nous fourniſſent,) que c'eſt vn trompeur, qu'il ſe mocque des dons de Dieu, & meſpriſe ſes diuines graces. Et que tant de pretendus doctes & ſcientifiques diſcours, & toute la pedenterie, ſans l'application & les effects des Plantes, ſont pures tromperies dont ſe ſeruent ceux que l'orgueil, la pareſſe & l'enuie entraiſnent au meſpris des autres: voulant payer le monde de cette fauce monnoye. Que leurs erreurs deſcouuertes & combatuës par raiſon & par vne tres-ſenſible experience, doiuent eſtre redreſſez par noſtre trauail: A fin que Dieu beniſſant le tout, eſleue noſtre Edifice à ſa gloire & au bien de ſes creatures, principalement des pauures, y trouuant les remedes à leurs infirmitez.



ORDRE DV DESSEIN DV IARDIN ROYAL DES PLANTES MEDECINALES.



OVR parfaictement accomplir le deſſein de la conſtruction du Iardin Royal. Il conuiendroit achepter cinquante arpents de terre à l'extremité de l'vn des Faux-bourgs de Paris, & en lieu propre, de bonne ſituation & proche de l'eau s'il eſt poſſible.

Cette ſituation eſt ainſi choiſie afin que les vapeurs des cloaques, & les fumees des cheminées ne dérobét la roſee aux Plantes, leur meilleur viure.

Ce lieu doit eſt enclos de muraille, de neuf à dix pieds du rez de chauſſee ſoubs chaperon, auec cheſnes de pierre de taille de neuf pieds en neuf pieds, qui monteront pour les cinquãte arpens à deux mille toiſes ou enuiron.

Au milieu du Iardin il faut eſleuer vne motte de ſept à huict toiſes de haut, en quatre à cinq arpents d'aſſiette, laquelle ſera couppée du coſté du Midy, en forme de croiſſant, pour planter à l'orée de cét aſpect les Plãtes qui demandent le chaud, & en ſon ſommet celles qui

cherissent le haut: du Leuant vers le Septentrion au couchant, elle se formera en douce pente, ayant à ses deux costez deux bocages d'vn arpent chacun; l'vn de haute fustaye, & l'autre taillis, pour les arbres & les herbes qui ayment l'ombre & le frais.

Et pource qu'il cousteroit trop à porter des terres pour esleuer vne telle motte, afin de faire d'vne pierre deux coups il faudra bastir des voultes qui seruiront de serre, pour les Plantes qui craingnẽt le froid, lesquelles voultes seront esleuees à vn ou deux estages, selon la hauteur requise: par dessus l'on portera des terres de diuerses conditions, selon la nature des Plantes que l'on y voudra planter.

Les Plantes qui ont le pied en pleine terre profitent mille fois mieux que celles qui sont dedans des quaisses: il faut faire vne charpente qui se pose & se leue toutesfois & quantes que l'on voudra, pour couurir en Hyuer, le parterre qui sera en la demy-lune de l'ouuerture de la motte, où seront les Plantes estrangeres du Midy, les plus robustes, qui craignent le froid: car par ce moyen nous pouuons auoir des Orangers & Citronniers grãds comme nos Pommiers, & autres Plantes rares & belles.

Les Parterres contenans les Plantes rares, doiuent estre enuironnez de balustres faicts de fer, pour la duree & bonté afin d'empescher que les indiscrets ne les cueillent, estant du tout impossible que l'on n'ouure la porte à beaucoup de monde peu respectueux.

Le Parterre du Roy doit estre clos de mesme sorte, car estant planté d'arbrisseaux tousiours verds, & y ayãt continuellemẽt dedans ses quarreaux des fleurs, en quelque saison que ce soit, mesme sous la neige en son temps,

ceux qui y entreroient ne se pourroient empescher d'en cueillir. Ces Parterres auront vn arpent ou cinq quartiers d'estenduë chacun.

Les autres Parterres seront fermez de hayes faites de plusieurs arbrisseaux, & de perches pour les lier ensemble, ainsi qu'en plusieurs endroicts du Iardin Royal des Tuilleries.

Il faut auoir plusieurs grandes quaisses roullãtes pour les Plantes foibles & delicates des pays chauds qui craignent le froid des moindres rosees, pour les serrer l'Hyuer dedans les serres.

Que si l'on ne peut auoir des eaux de fontaines, il sera besoin de faire des pompes, lesquelles portant l'eau loing & haut, mesme iusques sur la motte, où sera vn grand reseruoir, afin de lascher les eaux peu à peu, pour faire cõme de petits ruisseaux qui seruiront à arrouser les Plantes, & à en planter le long de leurs bords.

De là, s'il est besoin & plus propre, l'on pourra tirer des tuyaux qui la porteront par tout le Iardin, & la feront jalir en plusieurs endroicts pour l'vsage & pour la decoration.

Sera tres à propos, aux lieux ombreux de nostre motte, de faire des grottes pour y planter de toutes les sortes de capilaires, & que de leur creux ruissellent des eaux pour les tenir fraischement, ainsi que fontaines naturelles, autãt vtiles pour ce dessein, que plaisantes pour l'œil.

Il faudra tenir en labour de charuë trois ou quatre arpents de terre, pour y semer le Panis, le Mil, le Ris, les Nigelles & les autres grains qui ayment cette sorte de culture.

Il y conuient aussi auoir trois ou quatre arpens de

pré, enuironnez de diuers Saules, où toutes les eaux & eſgouts tant de la motte que de tout le Iardin, ſe viendront rendre dedans des canaux & mares creuſees à ce deſſein, & pour les Plantes qui ayment le frais & les eaux.

Les Parterres du Iardin dreſſez, il conuient recouurer le plus de Plantes que l'on pourra, tant arbres, arbriſſeaux & herbes pour les enrichir, qu'il faut chercher non ſeulement dedans la campage, ſur les montagnes, és marais, & autres lieux, mais encore dedans les jardins, pour les domeſtiques.

Pour les chercher, il conuient employer ſix hommes, voire dauantage, vacquans par la campagne & aux prouinces eſtrangeres, auſquels il conuient donner gages.

Et pour cultiuer les Parterres de ce Iardin, & faire les ouurages requis à ſon entretien, pluſieurs hommes ſeront neceſſaires, du moins ſix, aux ſaiſons les plus mortes, & aux autres ſelon la neceſſité de la beſongne.

A ce nombre d'hommes ordinaires & domeſtiques, conuiendra ioindre le ſeruice de pluſieurs cheuaux pour les tombereaux & charettes ſeruans à porter la terre & le fumier par le Iardin, & pour nombre d'autres ouurages difficils à exprimer.

Et puis voulant tenir des eaux diſtilées des Plantes, des ſucs, des eſſences & des ſels, ſelon le memoire cyapres, & de toutes les Plantes, & de leurs parties: Il eſt neceſſaire d'auoir quelqu'vn qui les cueille en temps & âge conuenable les face ſeicher & les ſerrer pour les garder, afin d'en ſecourir ceux qui en auront beſoin.

Ce Iardin doit eſtre accompagné de ſes baſtimens dignes de l'œuure Royale, ils ne peuuent moins auoir que

vingt quatre toises de face, comprenãt deux grands pauillons où seront les logemens du Maistre & de ses domestiques, accouplez d'vn grand corps d'hostel, auquel seront les sales à faire les leçons: aux costez des pauillons seront les escuries, & sur le deuant pour faire le quarré, deux petits pauillons pour le logement des hommes de la campagne

A l'vn des pauillons entrant dedans le Iardin, sera attaché vne grande galerie de cinquante toises de long, sur quatre de large, & six de haut, ayant au bout vn pauillon : le bas de la galerie seruira à la distillation des Plantes, & le haut pour les conseruer seiches, & leurs parties; laquelle doit estre garnie d'armoires pour les mieux garder.

Le plan que je donne represente en partie ce que dessus, son estenduë quarrée est de cinquante arpens.

A & B sont les deux pauillons, au milieu desquels, & pour les accoupler, est le corps d'hostel : contenant les salles pour faire les leçons.

A A Bassecourt pour les escuries.

B B Pour serrer les tombereaux & charettes.

CC Les petits pauillons pour le logement des estrangers.

D La galerie de cinquante toises de long, sur quatre de large, & six de haut.

E Pauillon au bout de la gallerie, pour loger les ouuriers seruans aux distillations.

F Parterre du Roy.

G G G G Diuers Parterres du nom de plusieurs personnes Celebres : le premier contenant plusieurs Plantes rares, sera nommé le Parterre du Roy ; & les

autres ſelon qu'il conuiendra.

N Vn Pré & Saulſaye.

O Vn Mareſt.

La Montagnette & ſon ouuerture paroiſſent aſſez ſans les marquer.

Les autres ouurages ſe peuuent auſſi facilement conceuoir : le tout ſera faict en la meilleure diſpoſition poſſible ; aſſeurant qu'il s'y rencontrera plus de gentilleſſes que l'on n'en ſçauroit deſcrire.